

## INTRODUCTION

Quelle place occupent les saints guerriers dans la dévotion des frères des ordres militaires ? Telle était simplement la question qui animait, à l'origine, l'entreprise dont cet ouvrage est l'aboutissement. Il s'agissait d'y répondre non plus seulement en considérant les sources écrites, mais en privilégiant plutôt les images, les représentations de saints guerriers, sculptées et surtout peintes, susceptibles de se trouver dans l'environnement des ordres militaires. Deux journées d'études devaient faire un état des lieux à partir de ce questionnement de départ, la première organisée à l'université Paris-Ouest-Nanterre-La Défense, le 4 avril 2014, et la suivante à l'université Blaise-Pascal de Clermont-Ferrand, les 7 et 8 novembre 2014.

À l'origine du projet, l'argumentaire était donc établi ; le but était fixé. On savait bien que la Vierge, saint Jean-Baptiste, sainte Catherine d'Alexandrie et, parfois encore, saint Jacques ou saint Blaise occupaient une place essentielle dans les sanctoraux des différents ordres militaires<sup>1</sup>. On n'ignorait pas non plus que les frères entretenaient une certaine dévotion à l'égard de figures plus martiales comme saint Georges, saint Michel ou bien même saint Géraud d'Aurillac. Il fallait désormais s'intéresser à l'évolution des dévotions et chercher à apprécier la place progressivement accordée aux saints guerriers dans tel ou tel ordre. Les images consacrées aux combattants du sanctoral et aux scènes de bataille, qui se trouvaient tant dans les chapelles que sur les manuscrits ou sur les sceaux, devaient constituer les sources privilégiées. L'objectif était, dans un premier temps, d'en préciser les lieux, les moments, les singularités éventuelles et l'importance par rapport à celles des martyrs en particulier. L'hypothèse d'une spécificité des ordres militaires pouvait être posée dans un deuxième temps, en interrogeant les relations, désormais bien établies dans les études sur les images<sup>2</sup>, entre iconographie et liturgie. Il fallait, d'autre part, être attentif

---

1. Les notes sont ici limitées à dessein dans la mesure où les références bibliographiques essentielles sur les ordres militaires sont reprises dans la bibliographie générale de l'ouvrage. Pour défricher la question, il est commode de partir de Bériou et Josserand (dir.), 2009, où l'on trouvera par exemple les notices « Vierge », « Jean-Baptiste », « Saints, culte des », « Saints militaires », etc.

2. Pour s'en tenir à une seule référence : Palazzo, 2010.

aux convergences ou bien, au contraire, aux décalages entre la piété de l'aristocratie laïque et les cultes entretenus dans les chapelles des ordres militaires. On pouvait, dès lors, espérer saisir les enjeux spirituels, politiques et idéologiques du culte des saints chez les moines-soldats<sup>3</sup>, dans le double contexte des réformes ecclésiastiques et de la croisade, puis, à partir du milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, des revers subis en Terre sainte et, enfin, des évolutions imposées aux ordres eux-mêmes à la fois par le changement social et par l'État moderne naissant.

Pourtant, à l'issue de notre première journée d'études, le fait était entendu : la fréquence des saints guerriers dans les images laissées par les ordres militaires était faible et le demeurait jusqu'à la fin du Moyen Âge. Elle l'était de façon encore plus évidente quand on la comparait à d'autres thèmes, à celui du martyr en particulier. Le sujet devait donc être, nécessairement, élargi. S'il convenait toujours de focaliser l'attention sur les sources iconographiques, il était indispensable de considérer, de façon plus large, le culte des saints, l'expression visuelle de la dévotion et, plus globalement, le décor des commanderies. Ainsi définie, l'approche offrait un double avantage. D'abord, elle incitait à élargir le matériau documentaire et les méthodes sur lesquels s'étaient fondés les travaux sur la spiritualité des ordres militaires. Ensuite – et c'était là la seconde intention des directeurs de cet ouvrage – elle encourageait des spécialistes de l'image, mais non nécessairement du monachisme militaire, à s'intéresser aux décors qui ornaient les lieux de culte relevant de commanderies. Un regard neuf était susceptible d'apporter un peu de fraîcheur à une historiographie des ordres militaires qui, pour s'être considérablement renouvelée ces dernières décennies, restait encore assez cloisonnée et peinait parfois à élargir tant son corpus de sources que son outillage conceptuel.

Le programme affichait donc une certaine ambition et les éditeurs de ce livre ont pleinement conscience que le cahier des charges n'a probablement pas été entièrement rempli. Les contributions que l'on lira ici font la part belle aux peintures murales de la France actuelle, en posant un regard neuf sur d'anciens dossiers ou bien en apportant de la matière inédite. Trois

---

3. Nous n'ignorons pas que le terme de « moines-soldats » fait débat et que nombre de spécialistes se refusent désormais à l'utiliser. Tout récemment encore, un essai synthétique consacré aux ordres militaires ibériques s'attache à prouver la non-pertinence du concept pour proposer l'expression, en définitive tout aussi discutable, de « chevaliers ecclésiastiques » (*ecclesiastical knights*) (Conedera, 2015). Bien que galvaudée par une certaine littérature, et même si les frères des ordres militaires n'étaient canoniquement pas des moines et ne comportaient dans leurs rangs qu'une minorité de « soldats », l'expression de « moines-soldats » a l'avantage d'être englobante et de qualifier assez bien les deux dimensions idéales de cette militarisation de la *vita regularis*. Dans la mesure où aucune formule simple ne pourra, de toute manière, parvenir à rendre compte de l'extrême diversité qui a caractérisé la grande famille des ordres religieux-militaires, autant assumer l'expression de « moines-soldats » comme celle de « monachisme militaire ».

articles offrent un aperçu de la richesse des décors et des ornements dans le nord de l'Espagne et l'Italie centro-méridionale, tandis qu'une synthèse bien venue sur l'apport de la sigillographie s'appuie sur un corpus issu de plusieurs fonds européens. On pourra sans doute regretter l'absence d'autres espaces, tels que le monde germanique et l'Europe centrale ou encore les Îles britanniques<sup>4</sup>. Surtout, les perspectives auraient pu être enrichies par l'évocation des royaumes de Castille-León et de Portugal, où l'affirmation d'ordres spécifiques comme la dynamique de la Reconquête impliquèrent un autre contexte idéologique et spirituel<sup>5</sup>. Même si ces phénomènes locaux n'ont pas nécessairement suscité de traduction iconographique, des recherches récentes ont souligné la convergence entre la présence de certains ordres militaires, comme le Temple au Portugal, et la dévotion portée aux martyrs ou à des « saints de la frontière<sup>6</sup> ». L'image du Jacques *Matamoros*, « saint officiel » de la *Reconquista* et de l'ordre éponyme de Santiago, semble, quant à elle, avoir connu des développements relativement tardifs dans son association aux milices ibériques<sup>7</sup>. On regrettera de même que la Terre sainte n'apparaisse dans ces pages qu'au travers de sa représentation dans les églises d'Occident. De récentes découvertes de peintures murales – comme dans l'église hospitalière de Margat (*al-Marqab*) – ou bien la réinterprétation de dossiers anciens – comme celui d'Abû Gosh – auraient évidemment mérité de trouver un écho dans ce livre<sup>8</sup>. Alors que plusieurs pages soulignent la présence, dans les chapelles conventuelles, d'objets et de décors rattachés au berceau évangélique, le style nettement « occidental » des fresques récemment dégagées dans la chapelle castrale de Margat apporte une pièce au dossier, toujours ouvert, des transferts artistiques entre les deux rives de la Méditerranée<sup>9</sup>.

---

4. L'article de Caffrey, 2015, au titre prometteur, n'a pas encore pu être consulté à l'heure où nous écrivions ces lignes.

5. Autant que nos compétences limitées sur le sujet permettent d'en juger, les études iconographiques liées aux ordres militaires en péninsule Ibérique sont trop dispersées pour qu'il soit possible d'en donner ici un aperçu, même bref. On notera simplement, à l'image du colloque récent dirigé par López-Yarto Elizalde et Rincón, 2010, que l'intérêt se porte autant, sinon davantage, sur l'époque moderne que sur le Moyen Âge.

6. Picoito, 2010 ; et Rossi Vairo, 2015.

7. Afonso, 2005.

8. Major et Galambos, 2012 ; et Fishhof, 2016.

9. Au-delà du contexte propre aux ordres militaires, les manuscrits enluminés témoignent particulièrement de cette « culture mixte » qui, de l'Europe à l'outre-mer, a relié à la fois artistes et commanditaires. Pour quelques récentes études de cas : Maraszak, 2010 ; Wollensen, 2013 ; et Fleck, 2015 (à propos du psautier de la bibliothèque Riccardiana de Florence daté des années 1225-1235).

Les espaces retenus expliquent, d'autre part, que les ordres du Temple et de l'Hôpital soient ici nettement privilégiés, l'ordre Teutonique et les milices ibériques n'apparaissant qu'incidemment dans quelques pages, notamment à propos des sceaux. C'est que les études sur ce qu'il est, faute de mieux, convenu d'appeler « l'art » des ordres hispaniques ou des Teutoniques reste, là encore, le domaine un peu fermé de quelques spécialistes. L'essentiel du propos se concentre enfin sur les XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles qui correspondent à la fois à l'âge d'or des ordres militaires et au moment qui vit les décors de leurs chapelles briller d'un éclat particulier. Pour autant, les phases de « mutation » n'ont pas été complètement négligées, comme dans le cas des Hospitaliers, dont on peut suivre l'image jusqu'à l'époque des adaptations nécessaires, dans le premier tiers du XIV<sup>e</sup> siècle.

Malgré la diversité des images et des *artefacts* visuels étudiés ici, d'aucuns pourront toujours déplorer que certains matériaux aient été oubliés. On pense, par exemple, à l'épineuse question des graffiti qui mériteraient, en France, d'être recensés et considérés enfin sérieusement, comme cela a pu être le cas en Italie et en Catalogne<sup>10</sup>. Le terrain est certes glissant, encombré par des supercheries grossières, mais il mériterait néanmoins d'être exploré<sup>11</sup>. Les représentations naïves et les formules maladroites gravées à Domme ou à Chinon – car ces dossiers restent ouverts – ne permettraient-elles pas d'approcher un peu la foi personnelle du simple frère, lorsque les représentations peintes ou sculptées témoignent surtout d'une dévotion institutionnalisée, si ce n'est « officielle » ?

Tout un autre champ de l'univers visuel et symbolique des ordres militaires, codifié quant à lui, attend une réflexion spécifique qui sortait des cadres de notre ouvrage : nous pensons évidemment à l'émblématique et à l'héraldique. Sont évoquées ici quelques armoiries figurant sur des sceaux et sur certaines peintures murales, mais l'héraldique s'est également développée sur des supports qui n'ont pas nécessairement été conservés : écus, vaisselle, vêtements, bannières en tous genres dont les usages et l'iconographie n'ont, à notre connaissance, fait l'objet d'aucune investigation systématique s'agissant des ordres militaires<sup>12</sup>. Ainsi, au même titre que les armoriaux qui permettent d'approcher la perception que certaines communautés médiévales avaient des symboles et des couleurs, à partir de la fin du Moyen Âge, d'autres types de documents seraient susceptibles de dévoiler quelques-unes de ces images éphémères qui constituaient autant de

---

10. Tedeschi (dir.), 2012 ; et Fuguet Sans, 2008, p. 250-251.

11. Sur les extrapolations et les forgeries dont furent victimes les sites de Chinon et de Domme : Mauny, 1973 ; et Ramond, 2002.

12. En attendant, on peut toujours se référer à : Pinoteau, 2005 ; et Contamine, 2009.

signes visibles des dévotions et des positionnements sociaux – voire politiques – des frères. Nous pensons par exemple aux fonds notariés qui, probablement, conservent encore par dizaines des prix-faits comme celui que les Hospitaliers d'Avignon reçurent d'un peintre de la même ville pour la réalisation de 14 bannières. Le contrat, passé en 1480, détaille en effet la réalisation de huit « *vexilla sive banniere* » de la Vierge avec une tunique azur et un manteau doré, deux de saint Jean-Baptiste au champ semé de fleurs, deux aux armes du pape et, enfin, deux aux armes du roi de France avec trois fleurs de lys dorées<sup>13</sup>. Si nous nous arrêtons sur cet exemple parmi d'autres, c'est simplement pour souligner encore la fécondité d'une approche globale qui, inscrite dans la longue durée, croiserait témoins iconographiques et sources écrites relatives aux images. Toutefois, avant d'envisager une telle ouverture chronologique, il était raisonnable de se concentrer d'abord sur les réalisations caractéristiques des périodes dites « romane » et « gothique ».

De fait, si la peinture murale liée aux ordres militaires avait, de longue date, retenu l'attention des érudits et des chercheurs, elle occupe encore une place prééminente dans ce livre. Le lecteur trouvera d'abord un inventaire, certes toujours provisoire mais qui constitue un préalable nécessaire, des peintures conservées dans les chapelles et autres bâtiments des commanderies. Il découvrira surtout des analyses que nous espérons novatrices sur des ensembles assez célèbres – comme ceux de Lavaufanche, Paulhac ou Cressac – ou moins connus, a fortiori lorsqu'il s'agit d'églises plus ou moins oubliées de Catalogne ou du Mezzogiorno. Mais les images sculptées ou bien imprimées sur les empreintes sigillaires n'ont pas été négligées pour autant. Enfin, nous avons également souhaité prendre en compte certains ornements liturgiques, principalement les *artefacts* qui participaient à la fois du caractère performatif de la liturgie et du décorum du lieu de culte : croix, reliquaires, panneaux figuratifs, statuettes... Ces *ornamenta* étaient non seulement essentiels dans l'accomplissement des rituels, mais ils intervenaient encore dans la construction et dans la valorisation de l'image de chaque ordre religieux<sup>14</sup>. On ne se lasse pas, à l'appui de cette idée, de citer l'élan de fierté qui saisit Jacques de Molay, maître du Temple, devant ses juges en 1309 :

---

13. Pansier, 1934, p. 209-210, n° 5.

14. Au Moyen Âge, le terme d'*ornamenta*, en prolongeant le sens du latin classique, renvoie à la décoration d'un espace. Mais l'on trouve également les termes de *decoratio* ou de *decoramentum* (Du Cange, t. 3, col. 030, consulté sur <http://ducange.enc.sorbonne.fr>). En droit, cela désigne les vêtements et objets sacrés nécessaires à l'accomplissement de l'office (Molien, 1931).

*Quorum primum erat quod idem magister nesciebat aliquam aliam religionem in qua capelle et ecclesie religionis haberent meliora et pulchriora ornamenta et reliquias ad cultum divinum pertinencia et in quibus per presbiteros et clericos melius deservirent in divinis, exceptis ecclesiis cathedralibus*<sup>15</sup>.

Ces ornements portaient des images à tel point que l'idée d'« *imago* » en vint même à signifier l'image dans sa matérialité, comme dans l'inscription de dédicace gravée au dos de la Vierge de La Sauvetat offerte en 1319 par le prieur d'Auvergne Odon de Montaigu (Ill. 17) :

+ *Dominus Hodo de Monte Acuto hospitalarius prior Alvernie fecit fieri hanc ymaginem ad honorem beate Virginis gloriose anno Domini millesimo tricesimo decimo nono. Dominus Deus Iesus Christus per suam sanctam misericordiam custodiat eum in vitam eternam. Amen*<sup>16</sup>.

C'est même la matérialité de l'ornemental qui, selon Daniel Russo, conférait à l'image son caractère sacré, jusqu'à en faire, parfois, une image « vivante<sup>17</sup> ». Ces « objets-images », selon le renversement de perspective proposé par Philippe Cordez<sup>18</sup>, ne faisaient qu'un avec le reste des décors : peintures, sculptures, tentures... Exposés ou, au contraire, recouverts d'un voile, cachés dans le trésor ou portés en procession, illuminés par les cierges ou laissés dans la pénombre, ces crucifix et ces panneaux de cuivre ont longtemps été négligés par les études sur les ordres militaires. Ils restent par conséquent à recenser, mais là, pour l'instant, n'était pas notre but. Nous les avons donc plutôt appréhendés par le biais des inventaires mobiliers des chapelles conventuelles, assez nombreux à avoir été conservés à partir du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>19</sup>.

En définitive, les différentes contributions de cet ouvrage s'attachent à apprécier ces décors, en deux ou trois dimensions, à en saisir tant l'usage et le sens que la portée, et à en mesurer, enfin, la qualité. Sans forcément se focaliser sur les critères esthétiques qui pourraient amener à établir une hiérarchie, elles veillent aussi à toujours considérer les images non comme de seuls et simples reflets d'une culture, mais davantage comme des vecteurs et des acteurs d'une pensée. L'image est donc une représentation, mais également un objet, une « image-objet », pour reprendre la terminologie de Jérôme Baschet<sup>20</sup>. La prise en compte de cette matérialité de l'image engage toujours à intégrer celle-ci à son environnement, en particulier à

15. Lizerand, 2007<sup>4</sup>, p. 166.

16. Gauthier, 1993, p. 124.

17. Russo, 2010, p. 135. Sur la croyance en l'image « vivante » et dotée d'une *virtus* : Schmitt, 1996a, p. 13-18.

18. Cordez, 2015, p. 121, propose de prendre à revers l'idée d'image-objet et de parler d'objet-image pour rendre compte des objets qui sont aussi des images ou portent des images.

19. Ce faisant, nous avons suivi la voie tracée par quelques études : Boyer et Notin, 2003 ; Salvadó, 2010 ; et Schenk, 2012a, p. 207-215.

20. Baschet, 1996.

l'édifice qui la contient. Objet, l'image s'inscrit dans le lieu, le vécu et la pratique, qui l'éclairent et où elle trouve tant sa pleine signification que sa raison d'être. Saisie ainsi « dans l'histoire, en rapport avec des pratiques et des représentations sociales<sup>21</sup> », elle est, pour le chercheur, une source singulière, certes, mais dont la richesse et la valeur sont aujourd'hui reconnues par tous.

S'il n'est donc « plus nécessaire aujourd'hui, comme c'était le cas il y a quelques décennies, de plaider pour une reconnaissance des images en tant que documents à part entière pour l'histoire<sup>22</sup> », il faut tout de même reconnaître que les spécialistes des ordres militaires n'ont, jusqu'à une date récente, guère prêté attention aux sources iconographiques<sup>23</sup>. Même s'ils souhaitaient traiter de la spiritualité et de la dévotion des frères, ils ne leur accordaient, au mieux, qu'une place réduite et leur préféraient, sans hésitation, les textes. Les peintures des chapelles étaient connues, potentiellement citées, mais leur étude était laissée à des érudits locaux ou à des historiens de l'art, parfois peu informés sur les réalités du monachisme militaire et trop rarement lus par les spécialistes de ce sujet. La conscience de cette situation et la volonté de voir celle-ci changer sont à l'origine de l'approche qui, après la diversité des objets étudiés, a rendu nos journées d'études fécondes : le décloisonnement. Ce dernier s'est opéré à deux niveaux : d'une part entre deux traditions historiographiques, celle des ordres militaires et celle de l'iconologie, qui se sont trop souvent et trop longtemps ignorées ; d'autre part entre les disciplines, histoire de l'art et histoire étant complémentaires. Le décloisonnement interdisciplinaire qui anime ce livre n'est d'ailleurs pas sans ignorer le mouvement qui, né il y a quatre décennies dans le monde anglo-saxon, se développe en France depuis quelques années : les cultures visuelles ou *visual studies*<sup>24</sup>. Il s'agit, en effet, d'explorer l'univers visuel des frères des ordres militaires, d'abord en s'attachant aux lieux au sein desquels différentes images pouvaient s'inscrire, puis en tentant d'appréhender les rapports que ces hommes – car il n'est guère question ici de

---

21. Baschet et Rigaux, 2008, p. 261.

22. Baschet et Rigaux, 2008, p. 259.

23. La situation est sensiblement différente pour les historiens des croisades, qui se sont intéressés un peu plus tôt et essentiellement dans le monde anglo-saxon aux sources iconographiques. Les historiens de l'art ont, à la suite d'Adolf Katzenellenbogen (1944), cherché à considérer ensemble textes et images pour apprécier l'art des croisades, mais le renouvellement est surtout intervenu dans les années 2000. Le choix revendiqué de l'interdisciplinarité a permis, avec l'ouverture à d'autres sources – fresques, sceaux autant que sermons et poèmes –, de saisir les influences entre Orient et Occident ainsi que d'en voir les incidences dans les domaines politiques, sociaux et culturels (Weiss et Mahoney (dir.), 2004 ; Paul et Yeager (dir.), 2012). En dernier lieu, plusieurs auteurs ont décidé de s'inscrire dans la continuité de ces travaux, mais aussi dans le mouvement des *visual studies*, pour s'intéresser aux impacts de la croisade – le terme visant alors autant l'expédition militaire que l'idéal qui la justifie et la motive – sur la culture visuelle médiévale (Lapina, Morris, Throop *et al.* (dir.), 2015).

24. Pour un état de la question : Bartholeyns, 2013 ; Decobecq, 2015.

femmes<sup>25</sup> – pouvaient entretenir avec les décors et les objets qui peuplaient leur quotidien. En ce sens, l'une des questions directrices de l'ouvrage est de déterminer s'il a existé une culture visuelle propre aux frères du Temple et de l'Hôpital. En d'autres termes, ces religieux un peu spéciaux, qui avaient le droit de porter les armes et qui ne vivaient pas tout à fait comme les autres réguliers, se distinguaient-ils par une culture spécifique ? À défaut d'avoir pu répondre tout à fait à cette vaste question, nous espérons que les premiers bilans sur l'image-objet dans les commanderies, l'étude des dévotions et des pratiques sociales par l'analyse des représentations iconographiques et, enfin, les réflexions sur la place de la sainteté guerrière, de la guerre sainte et de la Terre sainte dans les images laissées par les frères permettront de mieux apprécier la culture visuelle, mais aussi la piété des moines-soldats. Nous espérons également que ces évocations d'images peintes et d'objets précieux seront un moyen de restituer aux chapelles des ordres militaires une part des couleurs et du chatolement qui imprégnaient la vie des frères et des fidèles<sup>26</sup>.

Historiens de l'art et historiens furent donc invités, à Nanterre et à Clermont-Ferrand, à considérer à nouveaux frais le problème de l'image dans l'univers des ordres militaires. Leurs interventions, les débats et les discussions ont favorisé, outre l'établissement de contacts que nous espérons durables, l'enrichissement et l'approfondissement des connaissances, voire la révision de certaines idées reçues. S'il revient au lecteur d'apprécier le résultat de l'entreprise, il nous reste à remercier celles et ceux qui ont contribué, par leurs travaux et par leur participation aux divers échanges, au succès de ces rencontres. Nous savons gré aux institutions qui ont financé ces deux manifestations et qui ont subventionné la présente publication : l'université Paris-Ouest-Nanterre-La Défense et Clermont université-Université Blaise-Pascal, le Centre d'Histoire sociale et culturelle de l'Occident (EA 1587 - CHISCO), le Centre d'Histoire espaces et cultures (EA 1001 - CHEC), l'Institut de Recherches historiques du Septentrion (CNRS, UMR 8529 – IRHiS) et l'Institut universitaire de France, par le soutien qu'ont apporté Catherine Vincent et Charles Mériaux, auxquels nous exprimons ici notre reconnaissance. Enfin, nous sommes reconnaissants au comité de lecture des Presses universitaires du Midi d'avoir accueilli cet ouvrage dans la collection « Tempus » et pour la qualité du suivi éditorial.

---

25. Il y aurait lieu, pourtant, de s'interroger sur l'existence d'une culture visuelle plus particulièrement féminine dans le contexte des ordres militaires, comme cela a par exemple été engagé pour les moniales bénédictines, notamment à la suite de Hamburger, 2000.

26. Les historiens de l'art qui se sont d'abord intéressés aux chapelles des ordres militaires ont, comme tous ceux qui ont étudié l'architecture religieuse en général, longtemps fait abstraction de l'univers entièrement coloré qui était celui du Moyen Âge. Sur ce point, de manière générale : Pastoureau, 1989, p. 210-212.